MANIFESTE

PRÉSENTÉ

AU PEUPLE FRANÇAIS.

---

14 *Août* 1791.

DEpuis long-tems je m'étois promis de ne plus écrire. Je m'étois dit : tout Français honnête & ſenſible n'a plus que des larmes à verſer ſur ſa patrie malheureuſe & abuſée : eh ! que gagneroit-il à parler le langage de la vérité à un peuple qui en eſt venu au point d'appeller crime tout ce qui étoit adoré ſous les traits de la vertu, il y a deux ans ? Mais un de ces chevaliers français qu'il ſuffit de voir pour admirer & pour aimer ; un de ces chevaliers français qui, à l'exemple de CHARLES-PHILIPPE D'ARTOIS, *ſurnommé d'avance le ſauveur de ſon pays, ont, par un attachement ſans borne à la religion de leurs ancêtres, à leur roi, aux véritables loix de la monarchie, & une fidélité conſtante au milieu des perſécutions les plus affreuſes, éveillé l'intérêt & remué en leur faveur l'ame de toute l'europe ; un de ces chevaliers français que je voudrois, & je n'oſe, nommer, parce que le coutelas des bourreaux de la France plane ſur la tête de ſon épouſe & ſur celle de ſes enfans, m'a fourni l'idée de faire entendre à mes cruels compatriotes le dernier cri de la raiſon, de la juſtice & de la vérité. J'ai cédé à ſes inſtances, & c'eſt ſur ſon métier que j'ai brodé cet ouvrage. Si, contre toutes mes eſpérances, il peut cependant frapper quelques oreilles, réveiller quelques ames du ſommeil de la mort, & diminuer le nombre des victimes qui vont être immolées, je dois d'avance révendiquer pour mon ami tout l'honneur qu'il mérite.*

MANIFESTE
DE LA RAISON,
DE LA JUSTICE ET DE LA VÉRITÉ,

Préſenté par un Magiſtrat français à ſes Compatriotes.

FRANÇAIS ! depuis plus de deux ans vous êtes couverts d'opprobre & d'infamie aux yeux de l'univers. Le déshonneur le plus flétriſſant ſe lit ſur vos fronts à la place de l'honneur & de la gloire. A l'aide de la hache meurtriere dont les prétendus légiſlateurs qui vous gouvernent ont armé vos bras, vous avez ébranlé la voûte ſacrée des loix ſociales ; vous avez rompu cette chaîne de principes religieux & civils qui uniſſent les hommes à la divinité, & le peuple à leur roi. Hardis blaſphémateurs, ſujets ingrats & régicides, ſpoliateurs & aſſaſſins, vous avez comblé la meſure de tous les attentats ; vos crimes inouis ont provoqué l'indignation du ciel & de la terre ; d'un bout de l'europe à l'autre un même cri s'eſt fait entendre, celui de *la vengeance* ; il s'eſt répété avec fureur dans tous les idiômes connus ſur la

surface du globe ; tout souverain a chancelé sur son trône ; chaque peuple a tremblé pour son bonheur. Une punition mémorable & solemnelle est donc nécessaire ; elle peut seule rendre à la France sa tranquillité ; à l'europe son harmonie ; à tous les rois leur trône & leurs sujets ; au monde entier les vertus qui en paroissent exilées.

Déja les puissances belligérantes suspendent leurs intérêts particuliers, leurs querelles respectives. Le vainqueur inquiet, troublé au sein même de ses victoires, s'arrête, & présente au vaincu l'olive de la paix : celui-ci la reçoit, oublie le ressentiment de ses défaites, & ne demande pour prix de ses généreux sacrifices, que d'être associé à cette coalition universelle, dont le but précieux sera sans doute de rétablir sur des bases fixes & inébranlables la constitution propre & essentielle à chaque peuple, & de lui assurer à jamais le bonheur qui en est inséparable.

Semblable à ce fier élément dont rien ne peut arrêter les vagues mugissantes, l'europe ébranlée ; l'europe fiere de la cause qu'elle va défendre ; l'europe, ayant à sa tête des rois vainqueurs, & sous ses ordres des légions de soldats aguerris, disciplinés & incorruptibles ; l'europe indignée, menaçante, s'avance majestueusement traînant à sa suite les foudres redoutables de la guerre & de la destruction.

Environnée, pressée, attaquée de toute part & au même instant, oh France ! patrie toujours chere malgré tes cruautés & tes crimes, quel sera ton espoir ? quelles seront tes ressources ? tes généraux ?..... Tu n'en as pas un seul qui jouisse d'une réputation célebre..... Ton armée de ligne ?.....

Deux ans d'inſubordination, l'oubli ou plutôt le mépris de tous les devoirs, une diviſion continuelle d'opinions & d'intérêts, la rendent abſolument nulle...... Tes gardes nationaux?..... En leur ſuppoſant toute la bravoure poſſible..... au moins il eſt certain qu'ils n'ont ni inſtruction, ni chefs formés, ni diſcipline, & que ſi dans leur délire ils ſavent affronter la mort, ils ne ſauront jamais rencontrer la victoire. Leur nombre?..... Il ſera une cauſe aſſurée de leur défaite. Les premiers bataillons une fois rompus & repouſſés communiqueront l'impulſion de la frayeur à ceux ſur leſquels ils tomberont renverſés; & l'ordre que peut-être on auroit pu établir, ſi le nombre des combattans eût été calculé & diſpoſé avec tous les moyens indiqués par l'art & le génie, deviendra impoſſible au milieu d'une multitude confondue, égarée, ſans plan, ſans officiers, ſans conſeil, & n'ayant d'autre reſſource qu'une fuite honteuſe & précipitée.

D'ailleurs, quelle confiance peut t'offrir le déplorable état de tes finances? Tu n'as depuis long-tems pour exiſter, qu'une monnoie fictive, qu'un vil papier dont la valeur chétive & repouſſée dans ſon origine par la confiance, ſera réduite en poudre au premier coup de canon tiré ſur les frontieres. Alors quelles ſeront tes reſſources pour payer tes ſoldats, & fournir aux frais énormes d'une guerre générale?

Oſerois-tu bien encore te raſſurer par l'eſpoir de l'union, de l'harmonie & de l'enſemble de tous tes mouvemens? O France! ouvre donc enfin les yeux; vois toutes les parties de ton corps, mal organiſées, ſe disjoindre, ſe ſéparer tous les jours;

vois la machine compliquée de ton prétendu gouvernement tourner avec peine ſur ſon pivot; les rouages, multipliés à l'infini, ſe heurter, ſe briſer, & annoncer une diſſolution prochaine; vois tes municipalités, la plupart ſans lumieres comme ſans vertus, n'uſer de leur peu de moyens que pour commettre des crimes; vois tes diſtricts ſans ceſſe jalouſer & contredire tes départemens; ceux-là s'agenouiller humblement devant les *clubs*, dominateurs arrogans de *l'aſſemblée* dite *nationale*; enfin, vois celle-ci marcher d'injuſtice en injuſtice, de forfaits en forfaits ſe rouler, balottée & entraînée par l'opinion gangrénée d'un peuple auquel elle a prêché l'inſubordination, la révolte & tous les excès *comme le plus ſaint des devoirs*, & qu'elle a ſi témérairement armé, ſans ſonger qu'après avoir été l'inſtrument de ſa tyrannie, il deviendroit, le fer à la main, l'arbitre de tous ces prétendus actes qualifiés de *décrets*.

Peuple français! telle eſt votre poſition; elle eſt affreuſe ſans doute: ſouillé de crimes atroces, placé ſous le glaive à deux tranchans des vengeances du ciel & de la terre, ſans moyens pour vous y ſouſtraire, ſans force pour y réſiſter, quel parti prendrez-vous?..... Un ſeul vous reſte cependant; un ſeul peut encore vous ſauver: écoutez & réfléchiſſez.

Tous les français ſont coupables, les uns par erreur ou par foibleſſe, les autres par intérêt ou par ſéduction; mais les plus criminels, ceux qui effrayent le plus l'univers par l'étonnant degré de leur atroce perverſité; les victimes indiquées par le ciel à la vengeance de la terre, ce ſont ces hommes, auſſi inſatiables des larmes & de la

douleur des autres, qu'infatigables aux forfaits de toute efpece, qui depuis deux ans ne s'appliquent qu'à épuifer toutes les reffources du génie de l'imagination & de l'ame, pour concevoir des crimes, les méditer de fang-froid, les commander avec audace, & les opérer tous avec la certitude de l'impunité.

C'eft ce *duc d'Orléans*, lâche dans l'exécution du crime comme dans les combats, qui a voulu affocier un inftant les forfaits d'une grande ambition avec la baffeffe d'une vie crapuleufe, & qui du haut des marches d'un trône qu'il vouloit ufurper après l'avoir enfanglanté, eft retombé fous le poids de l'indignation publique, dans la fange du libertinage fon premier élément.

C'eft cet *évêque d'Autun*, ce premier apôtre de l'infraction à la religion du ferment qui lioit irrévocablement les députés à leurs commettans; ce prêtre fans mœurs, qui, au milieu des paffions les plus viles, dont il eft fans ceffe tourmenté, s'eft fenti, pour les fatisfaire, brûlé de la foif dévorante de l'or, & n'a pas rougi de déclarer hautement *que pour trente deniers* (nouveau judas) *il vendroit fon dieu comme il a vendu fon corps*.

C'eft ce *Barnave*, cet homme tigre, qui n'a de l'efpece humaine que la figure, dont l'œil féroce ne fe plait qu'à contempler des membres déchirés, des entrailles palpitantes, dont la bouche toujours altérée de fang, affamée de cadavres, ne ceffe de répéter impunément qu'elle *boiroit jufqu'à la derniere goutte du fang de fon roi & du dernier gentilhomme français*.

C'eft ce *duc d'Aiguillon*, qui dans la nuit du 6 octobre 1789, déguifé en furie, confondu avec

une populace effrénée, l'écume & la craſſe de l'univers, s'en alloit, la torche dans une main & le poignard dans l'autre, cherchant par-tout le cœur de ſa ſouveraine.

C'eſt ce *la Fayette*, ce prétendu général chargé de veiller à la ſûreté de ſon roi, qui l'aſſervit, de ſes concitoyens, qu'il laiſſe perſécuter & aſſaſſiner; vil géolier dont l'ame de boue ne ſe nourrit que de baſſeſſe, & qui n'a des grands ſcélérats que le goût & la fureur du crime ſans en avoir le génie.

C'eſt ce *Bailly*, ce vil ſucceſſeur du traître *Marcel*, oſant, comme lui, appeller une *conquête* la captivité de ſon maître, & lui propoſer dans ſon délire atroce, comme le ſeul moyen de ſauver ſes jours & ceux de ſon auguſte compagne, d'arborer ſon chaperon, vrai ſignal de la révolte & du crime.

Ce ſont les monſtres envoyés par d'autres monſtres dans nos provinces, pour y porter le feu, le poiſon & la mort.

Ce ſont ces évêques apoſtats, ces intrus ſacrileges, ces violateurs de nos temples, ces uſurpateurs de nos égliſes, dont ils ont chaſſé les vertus bienfaiſantes pour y faire aſſeoir l'hypocriſie, l'ambition & tous les vices.

Ce ſont ces infames régicides de la nuit du 5 au 6 octobre 1789. Ce ſont ces grands ſcélérats, appellés légiſlateurs, qui non contens d'avoir eu la monſtrueuſe impudeur d'excuſer, & même d'annuller ces abominables forfaits, oſent encore tous les jours inſulter la majeſté de l'être-ſuprême dans la perſonne de leur roi, charger de fers ſes mains paternelles & bienfaiſantes, & provoquer le fer des aſſaſſins, les fureurs d'une popu-

lace effrénée contre une grande reine, épouse chérie, tendre mere, précieux objet de l'amour le plus tendre qu'inspirent les graces nobles & la beauté courageuse.

Enfin, ce sont les anciens députés aux états-généraux, qui dès l'instant où ils sont devenus infideles à leurs mandats, parjures à leurs sermens, ne doivent plus être considérés que comme une tourbe de brigands, de factieux, dont la plupart sans mœurs, sans aveu, sans asyle, & fiers d'avoir édifié leur fortune sur la violation de tous les droits, l'usurpation de tous les pouvoirs, & la ruine de leurs commettans, jouent insolemment leur tête contre la dissolution de l'empire.

Voilà, peuple français, voilà les vrais coupables, ceux que rien au monde ne pourra soustraire à la punition juste & inévitable qu'ils ont encourue par leurs forfaits. Marqués du sceau d'une réprobation générale, & traînant par tout leurs terreurs méritées, il faut qu'ils ne puissent trouver ni un lieu pour reposer leur tête, ni une terre qui les reçoive dans son sein; il faut que par-tout la nature les repousse avec horreur. Assez & trop long-tems elle a versé des larmes ameres sur leur trop longue & fatale existence: c'est à tous les rois, c'est à tous les peuples qu'il est réservé de la venger & de punir ses bourreaux.... Leur arrêt est donc prononcé; cet arrêt est la mort..... elle les poursuit, elle les approche, elle pese sur leur tête.

Oh vous moins coupables qu'eux! victimes infortunées de l'erreur & de la séduction, craignez d'être enveloppés sous le réseau terrible des ven-

geances qui ſe préparent ; ſachez vous faire diſtinguer de ceux que la foudre va frapper ; ſachez orner vos têtes d'un ſigne éclatant qui arrête le bras de l'ange exterminateur.

Légions françaiſes, anciennes bandes, guerriers valeureux, nobles défenſeurs de vos rois, antiques ſoutiens de la monarchie ; vous que l'honneur conduiſoit au combat, grenadiers français, qui au ſeul cri de *Vive le Roi* marchiez toujours d'un pas sûr à la victoire ; ah ! ſans doute ce nom ſi cher retentit encore dans vos ames émues ; elles ſe déchirent au ſouvenir des maux affreux dont votre roi eſt torturé depuis deux ans. Vous le ſavez : ce monarque infortuné gémit dans les fers ; ſon auguſte épouſe, votre jeune & beau dauphin, gardés nuit & jour comme des criminels deſtinés au ſupplice, languiſſent dans les angoiſſes & les approches de la mort ; & ſi quelquefois les yeux de ces illuſtres infortunés ſe ferment au ſommeil de la douleur, ils ne s'ouvrent jamais que dans l'affreuſe incertitude ſi l'aurore qui les trouve baignés de larmes, ne ſera pas la derniere que les tyrans dont ils ſont environnés laiſſeront luire ſur leur tête. Et cependant ce bon roi, ce vertueux roi, ces ſuperbes victimes ont une armée, des grenadiers ſur-tout, des grenadiers !..... Soldats, grenadiers, quel eſt donc votre délire ? Et comme ils ſont ſcélérats les hommes qui vous ont énivrés pour mieux vous tromper ! Au nom de cet honneur dont la voix a toujours eu pour vous tant de charmes, ſaiſiſſez, il en eſt tems, ſaiſiſſez les traitres qui vous ont fait plus de mal que les plus barbares aſſaſſins, puiſqu'ils vous ont déshonoré quelques inſtans.

Au milieu des cris que vous répéterez de *Vive le Roi*, déchirez, foulez aux pieds ces cravates *tricolores* dont vous avez eu la foiblesse de laisser souiller vos étendards, & attendez, dans le calme du respect, du silence & de la discipline, que l'on accorde à votre repentir l'honneur de contribuer vous-même à rétablir l'autorité royale, l'ordre & la tranquillité publique.

Pour vous, trop coupables habitans d'une ville identifiée avec le crime, & nourrie de tous les vices, malheureux parisiens, responsables de tous les forfaits qui ont déshonoré la France, frémissez. Le moment est venu où toutes les nations vont vous appeller à leur tribunal; le moment est venu où les loix séveres d'une justice exacte, celles d'une saine politique, & la nécessité de donner un grand exemple, vont commander le renversement de vos murailles, de vos édifices superbes, & votre destruction totale. Le moment est venu où le nom de votre ville sera rayé de la liste des villes du monde. La charrue doit passer dans vos rues engraissées de cadavres & de sang: mais où m'emporte l'amour d'une vengeance commandée par la justice? puis-je oublier que la clémence est la premiere vertu des rois, & qu'elle embellit la gloire des vainqueurs? Habitans maudits de cette nouvelle Babylone, vous pouvez donc aussi l'espérer cette clémence; mais du moins sachez la mériter. Prosternez-vous aux pieds de votre roi; que vos corps & vos armes lui servent d'un rempart inattaquable; renversez du haut de leur trône, dans la poussiere, ces tyrans destructeurs du repos & de la tranquillité de l'univers; gardez-vous d'attenter à leurs jours,

ils appartiennent à la loi, & son glaive a seul le droit de les frapper; veillez sur eux, conservez-les jusqu'au moment où le vainqueur arrivé sous vos murs, vous les demandera comme un gage de votre soumission, de votre repentir, & comme les seules victimes dignes d'être offertes par la justice en expiation de vos crimes.

Municipalités des villes & des campagnes, c'est à vous, oui, c'est particuliérement à vous qu'il appartient de veiller à la conservation des jours des ministres de notre religion & des gentils-hommes français dont vous avez depuis si long-tems la barbarie de menacer, d'insulter & de troubler l'existence; vous répondrez sur vos biens, sur vos têtes & sur celle des derniers des vôtres, des excès auxquels pourroit encore se porter un peuple dont l'ignorance & la crédulité ont fait jusqu'à ce jour toute la science & toute la force des tyrans de ma patrie.

Peuple français! peuple autrefois si aimant, si sensible, & devenu aujourd'hui une race de bourreaux, sortez donc, il en est tems, sortez de votre sommeil, revenez de vos erreurs; voyez votre patrie arrosée du sang de ses plus vertueux habitans égorgés par les plus criminels; jugez vous-même de la bonté de cette *prétendue constitution*, qui, dans toutes les parties de la France & d'un hémisphere à l'autre, a fait massacrer vos héros, a soulevé vos colonies, a changé le plus beau, le plus florissant des empires, en une prison subdivisée en autant de cachots qu'il y a de municipalités, de districts & de départemens, en autant de repaires de tigres qu'il existe de *clubs jacobistes.* Malheureux peuple! jusques à

quand encenferez-vous cette idole que vous ne connoiffez pas ? jufques à quand regarderez-vous comme des régénérateurs ceux qui ont ofé l'élever fur les ruines de tous les principes & de toutes les vertus ? jufques à quand prendrez-vous pour des dieux ces monftres nés du fein de l'impiété, ces furies vomies par les enfers ? jufques à quand refuferez-vous de les reconnoître à leurs torches enflammées, à leurs couteaux étincelans, à leurs difcours menfongers ? Depuis deux ans ils vous difent que *leurs décrets* ameneront l'abondance dans vos campagnes, la richeffe & le bonheur dans vos foyers ; & la mifere la plus honteufe vous poignarde conftamment : depuis deux ans ils ne parlent que de paix, & ils ne fe laffent pas de faire la guerre avec une cruauté qui n'étoit connue que des anciens brigands qui ravageoient la terre : depuis deux ans le langage empoifonné de la féduction eft toujours fur leurs levres, & ils ont prouvé qu'ils n'avoient pas un feul fentiment dans le cœur. Trop perfides, trop vils pour croire aux fentimens de la nature, ils ont regardé la religion comme un préjugé, la fenfibilité comme une foibleffe, & ils en font venus au point de faire honneur à leur raifon d'avoir étouffé l'une & l'autre. Malheureux peuple ! avec quelle hardieffe ces impofteurs ont fait retentir à vos oreilles les mots de *fouveraineté*, d'*égalité* & de *liberté !* avec quel art ils ont flatté votre vanité, ils ont fait jouer tous les refforts de vos paffions, pour vous faire oublier les illégalités & les nullités monftrueufes qui infectent leurs exiftences politiques & leurs opérations ! avec quelle audace ils vous font tenir depuis deux ans le poignard fuf-

pendu ſur le cœur de votre roi ! avec quel mêlange de barbarie & de ſcélérateſſe raffinée ils viennent tous les jours préſenter la coupe empoiſonnée d'humiliations & d'amertume à ce monarque infortuné, qui après avoir tout fait, tout ſacrifié pour vous, ne reçoit pour prix de ſes travaux & de ſes bienfaits que la captivité, que la perſpective déchirante de ſe voir à chaque inſtant égorgé par l'un des bourreaux dont il eſt environné, ou de ſe voir (nouveau Charles I) traîné ſolemnellement au ſupplice, & forcé d'offrir à un peuple féroce le ſpectacle d'un monarque bon, juſte, le plus honnête homme de ſon royaume, mourant pour l'expiation des crimes des ſcélérats qui ſiegent maintenant ſur ſon trône ! Peuple ingrat, peuple barbare, ouvrez donc enfin les yeux, & voyez quels ſont les hommes qui ſe diſent vos amis ; quels ſont les hommes qui vous gouvernent, qui vous ont rendu odieux votre roi, les princes de ſon ſang, vos pontifes & vos prêtres, les membres les plus reſpectables de votre nobleſſe ; & les miniſtres incorruptibles des loix, à l'ombre deſquelles vous viviez depuis quatorze cents ans heureux & tranquilles. Voyez cette *aſſemblée*, tout-à la-fois illégale, tyrannique & féroce, chercher aujourd'hui tous les moyens pour prévenir, retarder ou éluder les effets de la vengeance terrible dont elle eſt menacée ; voyez-la briſer de ſes propres mains une partie de l'échafaudage monſtrueux & giganteſque de ſes principes abſurdes & de ſes maximes impies ; enfin, voyez-la dans les accès de ſa rage & de ſon déſeſpoir, ſe conſoler encore par l'eſpérance d'une retraite aſſurée, ou d'un accommodement

dont la ſource feroit auſſi empoiſonnée, le principe auſſi nul & auſſi illégal, que les effets feroient dangereux & terribles : mais la nature outragée, la religion éplorée, la juſtice irritée, l'honneur indignement bleſſé, repouſſent avec horreur toute eſpece d'arrangement; tout défend à notre roi, quelque malheureux qu'il ſoit, aux bourbon, aux miniſtres de la religion, à la nobleſſe, enfin à tout français penſant, religieux & ſenſible, de tranſiger avec des hommes qui n'ont d'autres pouvoirs que ceux qu'ils ſe ſont arrogés, d'autres titres que ceux qu'ils ſe ſont donnés à eux-mêmes, & d'autres qualités que celles d'uſurpateurs & de tyrans. Je dis plus : on doit rougir de traiter avec des ſacrileges, des régicides & des aſſaſſins.

Peuple français! je vous le répete en finiſſant : les étendards de nos bourbon, ces vrais conſervateurs de la patrie, & ceux des rois de l'europe, vont dans peu flotter ſur vos frontieres. L'humanité, don du ciel verſé dans l'ame des ſouverains pour le bonheur des peuples, a ſuſpendu l'approche des vengeances juſqu'à ce que les moiſſons recueillies par les cultivateurs puiſſent offrir à un peuple malheureux, qu'on veut ramener, & non pas anéantir, le doux eſpoir de ſe ſouſtraire aux horreurs de la famine; mais bientôt après, les campagnes dépouillées de leurs richeſſes vont ſe changer en vaſtes camps, ſur leſquels on verra s'élever les tentes des vainqueurs de Belgrade. Déja les convois d'une artillerie formidable tranſportent & amoncelent les foudres de la guerre : encore quelques inſtans, & l'heure fatale va ſonner; le ſignal va ſe faire entendre....... Peuple français! malheur à ceux qui vous laiſſent

ſignorer ces vérités ; malheur à ceux qui vous exagerent vos forces & vos moyens de réſiſtance. Les monſtres ! qu'ils tremblent..... Ce manifeſte de la raiſon, de la juſtice & de la vérité, ſera bientôt ſuivi d'un autre, qu'ils ne liront qu'au même inſtant où ils recevront la mort.

L. POISSONNIER DES PERNIERES, conſeiller du Roi de France en ſa cour de parlement de Normandie.